

LES MIROIRS DU CRÉPUSCULE

CHAPITRE PREMIER

Une hélicoptère flambant neuve était sur le point d'atterrir sur la pelouse fraîchement tondue devant l'imposant bâtiment de l'état-major. Le ciel était en partie dégagé. De gros nuages noirs menaçaient à l'horizon. Quelques créatures aux noms barbares sillonnaient en formation groupée, telle une escadrille dans un défilé aérien. Une fois l'appareil au sol, un homme d'une trentaine d'années s'en extirpa pour se diriger vers l'entrée principale de l'immeuble octogonal. Au même instant, deux hommes avancèrent et se présentèrent devant lui. Celui qui se trouvait à sa droite portait un caban. Des insignes le désignaient comme étant colonel. L'homme de l'hélicoptère fit un salut militaire en esquissant un sourire.

— Bonjour mon Colonel, dit-il.

— Bonjour Caporal, lui répondit l'officier d'une voix douce-amère. (Il inclina la tête vers le sous-officier qui l'accompagnait. D'un air sombre qui se reflétait dans ses yeux bleu clair, il déclara :) On y est.

Les deux sous-officiers acquiescèrent en silence. Ensuite, le caporal invita le colonel et son adjoint à prendre place dans le véhicule.

À l'aube d'un nouveau jour et d'une nouvelle guerre, le colonel Roy n'affichait pas le visage d'un militaire prêt à se battre. Nombre de ses homologues devaient se réjouir du conflit ; mais pas lui. Mervyn Roy n'avait pas l'âme d'un guerrier. Non ; il n'était pas excité pour un sou. De pacifiste, il était devenu soldat, par la force des choses ; entraîné maintenant dans une guerre qui avait le malheur de réapparaître après quelques années de paix. Dans l'intervalle, il n'avait pas connu le bonheur, ou si peu. Seul avec ses regrets, hanté par le passé, Roy avait fini par sombrer peu à peu dans une profonde mélancolie. L'amertume et le désarroi l'avaient poursuivi sans relâche. Ses sentiments, ses troubles et vieux démons n'avaient eu de cesse de le tourmenter, le harceler, jusqu'à ce qu'il se résignât dans sa vie morne et insipide. À présent, plus rien ne semblait pouvoir le ranimer. Pas même une guerre.

Trente-deux stations du Téléport étaient réparties sur l'ensemble de la planète Gardénia ; elles étaient ouvertes huit révos sur huit et fonctionnaient vingt-huit champs sur vingt-huit. Il ne fallut qu'une dizaine de quantis à l'hélicoptère pour rallier la station la plus proche.

En arrivant devant l'entrée, les passagers du véhicule aperçurent des centaines de soldats qui, comme eux, devaient rejoindre leur affectation. Beaucoup ignoraient ce qu'était la guerre ; ils allaient bientôt la découvrir avec toutes ses horreurs et son lot de souffrances. D'autres l'avaient connue vingt ans plus tôt. Les pertes humaines s'étaient chiffrées à dix millions d'hommes, de femmes et d'enfants. L'ampleur du désastre n'empêcha malheureusement pas le retour des tensions sous-jacentes entre les planètes voisines, Vedyx et Gardénia. Comme l'histoire le démontra bien souvent au fil des millénaires, il suffit d'une goutte d'eau pour faire déborder le vase et provoquer l'affrontement. Pour les gens, cette goutte d'eau pouvait refléter beaucoup de choses, mais dans l'esprit du colonel Roy, il n'y en avait qu'une ; ou plutôt deux : une silhouette et un visage.

L'officier et son subalterne avaient quitté le caporal et son engin qui devaient repartir chercher d'autres officiers. Quand Mervyn Roy pénétra dans le hall de la station, sa première impression fut à peu près la même qu'il avait ressentie vingt-cinq ans auparavant. L'ambiance était divisée. D'un côté, les insouciantes qui plaisantaient comme s'ils partaient en vacances ou en excursion ; de l'autre, les réalistes tout à fait conscients des risques et des dangers qu'ils allaient encourir dans l'immédiat après-téléportation. D'un regard panoramique, le colonel inspecta les lieux, puis se tourna vers son subalterne.

— Sam, allons boire un café à la buvette.

— Volontiers, mon Colonel ! fit le sergent Lockwood.

Les deux hommes se frayèrent un passage entre les autres militaires et atteignirent, non sans mal, un comptoir quasi bondé. L'odeur du café moulu ravit Roy et Lockwood qui échangèrent un petit regard complice. Importée de la Terre, la mouture d'arabica, d'une grande finesse aromatique, avait le don de reconforter même les narines les plus endurcies. Après avoir commandé deux tasses de café, Mervyn Roy et Sam Lockwood, restés debout pendant un moment, trouvèrent finalement des places vacantes et s'assirent.

— Saviez-vous, mon Colonel, que le café possède un tas de vertus ?

— Oui, Sam. La science a d'ailleurs prouvé que l'odeur du café permet de stimuler le cerveau et d'améliorer les processus cognitifs.

Les deux hommes se sourirent mutuellement. Le brouhaha, la cohue, toute cette agitation ambiante avaient le don de rendre le sergent Lockwood un tantinet nerveux. Entre deux bousculades, il dit à voix basse :

— Mon Colonel, j'aimerais vous poser une question.

Roy regarda Lockwood d'un air vaguement suspect, mais sans aucune arrière-pensée.

— Je t'écoute, fit-il d'une voix claire et amicale.

— Que pensez-vous de cette guerre ?

Le colonel Roy inclina légèrement la tête, se gratta machinalement avec l'ongle de son index au-dessus d'un sourcil et regarda Lockwood ; d'abord, évasivement, puis droit dans les yeux.

— C'est une question difficile que tu me poses là.

— Vous n'êtes pas obligé d'y répondre, mon Colonel.

Un groupe de quatre jeunes soldats, dont la table était voisine de celle de Roy et Lockwood, regardait le colonel. Ce dernier, qui les avait vus du coin de l'œil, déclara sans tourner la tête ni ciller :

— Généralement, je n'aime pas me mêler de conversations civiles qui ne me regardent pas, mais je n'ai pas pu m'empêcher de prêter l'oreille à votre discussion... pleine d'ardeur. (Il se tourna vers le groupe de soldats. Surpris, les jeunes troufions blémirent.) Comme vous glissez des allusions douteuses à propos de la guerre et semblez vous intéresser de près à la question que le sergent m'a posée, je vais vous dire mon fond de pensée. Le moins que l'on puisse dire, c'est que vous avez l'air totalement déconnectés de la réalité.

— Mais, mon Colonel...

— Ne m'interrompez pas. Vous débarquez ici en croyant que la guerre est excitante. Vous vous égosillez comme si vous partiez en pique-nique ou en randonnée. (Plusieurs autres jeunes militaires écoutèrent le colonel avec attention.) Vous partez au combat ! D'après vous, quelles sont vos chances de revenir chez vous sains et saufs et de revoir votre famille ? (Voyant l'air incrédule de ses jeunes auditeurs, Roy dit :) Je vous rassure, je n'en sais foutrement rien, mais réfléchissez-y un instant. Ça vous mettra peut-être du plomb dans la tête. Au sens figuré, bien sûr.

— Pardon, Colonel. On ne voulait pas vous offenser. Ce n'est pas que l'on est désinvoltes, mais... on se donne du courage à notre manière.

— Je n'aime pas vos manières. Et il vous faudra plus que du courage, croyez-moi.

Les jeunes soldats se regardèrent d'un air gêné, puis celui qui venait de s'adresser au colonel lui demanda :

— Est-ce qu'on peut disposer ?

— Vous n'êtes pas en service que je sache.

Les quatre jeunes gens se levèrent comme un seul homme et le groupe s'éloigna sans demander son reste.

— Vous avez été un peu dur avec eux, mon Colonel, dit le sergent Lockwood.

— C'est vrai, reconnut Roy. Cependant, je pense qu'il fallait qu'ils prennent conscience de leur situation.

— Je promets de ne plus vous poser de question.

Les deux hommes se mirent à rire de bon cœur. La tension nerveuse du colonel était redescendue aussi vite qu'elle était montée. Très calmement, d'un ton solennel, il dit :

— La guerre, c'est quelque chose... Je ne pensais pas que vingt après... nos dirigeants remettraient ça.

— Que voulez-vous... fit le sergent. L'homme est stupide... et le restera, je le crains. C'est dans sa nature.

Un instant plus tard, une belle et douce voix féminine annonça :

« Les passagers des téléporteurs à destination de Keneth-V10 sont priés de se rendre au bureau du contrôle sanitaire, porte C, pour le passeport sédatif. Veuillez suivre le fléchage holographique. »

À la suite de plusieurs accidents fortuits qui avaient coûté la vie à des civils, la Direction fédérale du Téléport avait fini par prendre des mesures draconiennes pour sécuriser au mieux la téléportation dans ses trente-deux agences. Ces précautions comprenaient, entre autres choses, une sédation par voie intraveineuse. Elle était obligatoire, comme tout le reste du protocole sanitaire et sécuritaire.

La sédation consistait en l'administration d'un anxiolytique — un médicament psychotrope de la famille des benzodiazépines — qui produisait une légère dépression du système nerveux central et provoquait un effet de détente, d'apaisement. Sous l'effet du sédatif, le voyageur était dans un état de relaxation profonde.

Quelques dizaines de soldats se rassemblèrent et se mirent à suivre le fléchage holographique smaragdin. Accoudé au comptoir de la buvette, un gros type à la face rubiconde s'écria :

« Il paraît que dans les effets indésirables du sédatif, il y a la diarrhée ! (Des rires fusèrent et résonnèrent dans le hall.) Hey ! Les gars ! Ne vous faites pas dessus pendant la téléportation ! Ce serait du joli à la réception ! »

La plupart des soldats rigolèrent à gorge déployée. Certains, comme Mervyn Roy, avaient l'esprit ailleurs. Les novices qui partaient en direction du bureau du contrôle sanitaire n'en menaient pas large ; on pouvait presque leur faire gober n'importe quoi. Des « vétérans » de la guerre de cinq ans n'allaient pas se gêner avec les nouvelles recrues.

Le colonel Roy dit au sergent Lockwood :

— J'ai besoin d'aller marcher un peu. Seul.

— D'accord, fit le sergent. Je vous attendrai ici. Ne tardez pas trop à revenir ; on devrait être appelés dans moins d'un champ.

Roy esquissa un sourire.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

Le colonel sortit prestement du hall, glissa une main dans l'une des poches de sa veste, en retira un paquet de *Blue Death* « édition spéciale » — marque de cigarettes bleutées très prisée, ainsi qu'un woof. En observant machinalement alentour, il attrapa une cigarette, puis rangea son paquet dans sa poche, tout en fixant au coin de ses lèvres le filtre HDRS (Haute diminution de risques pour la santé.) D'un geste habile, Mervyn Roy alluma sa clope, inspira une bouffée, puis, d'un air absent, les yeux dans le vague, expira profondément la fumée. Le colonel était un bel homme d'âge mûr au charme ravageur. Il plaisait aux femmes, qui le lui rendaient bien, mais, dans toute son existence, une seule avait vraiment compté. C'était vers elle que ses pensées profondes étaient tournées dans ce matin gris. Roy n'avait jamais pu s'attacher aux autres femmes qu'il avait connues dans sa vie, toutes celles qui s'étaient blotties dans ses bras, qui l'avaient aimé, parfois même éperdument, jusqu'au désespoir. Il n'avait jamais éprouvé le moindre désir pour l'une d'entre elles ; quelles que soient sa beauté, son intelligence et autres qualités. D'ailleurs, les choses n'avaient pas évolué. Les autres femmes ne l'intéressaient pas. Pour ainsi dire, il ne les voyait même pas. Ces dames étaient transparentes, invisibles. Une sorte de mur épais sentimental entourait Mervyn Roy. Un obstacle infranchissable entre lui et la gent féminine. Un souvenir omniprésent. L'image intemporelle d'une femme qui ne l'avait jamais quitté depuis vingt-cinq ans.

Le colonel mit une main dans une poche et saisit un objet de forme longiligne. Après l'avoir sorti d'un geste délicat, il le plaça devant lui, le bras en équerre, et observa l'espace d'un court instant ses doigts serrés sur la chose ; un peu comme s'il allait découvrir ou retrouver un trésor. Il ouvrit sa main. C'était une petite figurine en cristal. Elle représentait une jeune femme vêtue d'une longue robe au style évoquant la fin du XIX^e siècle. D'un air avide et perdu, Mervyn Roy dévisageait la petite sculpture en ronde bosse. En son for intérieur, il pouvait presque l'entendre parler. Pas la figurine, non. La femme qui la lui avait donnée jadis.

— Savez-vous ce que c'est ? lui avait-elle demandé dans un sourire mutin.

— Non, je l'ignore, avait répondu Roy. Mais je devine que vous mourez d'envie de me le dire.

Le sourire de la jeune femme s'était accentué. Roy avait rencontré cette ravissante brune quelques champs plus tôt dans la journée. Le hasard les avait subtilement fait se bousculer devant la statue magistrale d'une figure légendaire : Jeanne d'Arc en armure et à cheval. La pucelle d'Orléans, cette étrange héroïne, était représentée dans toute sa splendeur ; à des années-lumière de la Terre qui l'avait

vue naître et mourir par les flammes quatorze siècles auparavant. C'était une œuvre d'une grande magnificence. La demoiselle et Roy l'avaient longuement contemplée, dans un silence de mort.

— Cette figurine représente Olympe de Gouges, une femme de lettres française qui a vécu sous la Révolution. Vous avez étudié, comme moi, l'histoire de la Révolution française, à l'école. (Roy avait fait un signe de tête affirmatif.) Olympe de Gouges était devenue une femme politique et l'une des pionnières françaises du féminisme.

— Je ne me souviens pas d'elle, avait émis Roy, mais je suppose qu'elle a connu une fin tragique.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Elle s'est fait guillotiner.

— C'était la mode de l'époque...

— Oui... dont beaucoup se seraient passés.

— Mais, dites-moi, pourquoi Olympe de Gouges ? avait fait Roy en désignant la figurine d'un geste de la tête.

— Vous voulez savoir pourquoi je tiens tant à cet objet ? (Roy n'avait pas eu le temps de répondre. Aussitôt, son interlocutrice avait poursuivi.) L'histoire de cette femme est romanesque ; tout ce qu'il y a de plus singulière. Avant de monter à Paris, Marie Gouze — de son vrai nom — avait été mal mariée, puis obligée de fuir avec son enfant. Par la suite, elle considérait d'ailleurs le mariage comme le tombeau de la confiance et de l'amour. À Paris, elle s'est forgé une nouvelle personnalité. De Marie Gouze, elle est devenue Olympe de Gouges. Elle a mené une vie libre, de courtisane, s'est mise à fréquenter les intellectuels afin de diminuer les lacunes de son éducation restreinte et a fini par devenir une artiste. Elle a écrit des pièces de théâtre antiesclavagistes et a pris le parti de s'engager dans la voie du féminisme. Elle a notamment rédigé la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne : un projet de texte législatif exigeant la pleine assimilation légale, politique et sociale des femmes. Olympe de Gouges a développé un vaste programme de réformes sociales et sociétales. C'était vraiment une femme au caractère bien trempé qui n'avait pas peur du « quand dira-t-on » ni des conséquences de ses prises de position.

— Une véritable héroïne, en somme, avait conclu Roy. (La jeune femme avait souri.) J'imagine qu'elle représente un modèle pour vous ; quelqu'un qui était animé par une foi inébranlable.

— Je pense que vous parlez plutôt de conviction.

— Quelle différence ?

— Félicité de Lamennais avait écrit : « Ne confondez pas la foi avec la conviction. La conviction est l'acte de l'esprit qui adhère à ce qu'il voit ou croit voir. La foi est l'acte de la volonté qui se soumet, souvent sans conviction, quelquefois contre la conviction même, à ce qu'une raison extérieure et plus élevée déclare vrai. » (La jeune femme avait ensuite regardé Mervyn Roy droit dans les yeux.) Vous parliez de conviction, n'est-ce pas ? N'ai-je pas raison ?

— Si, si ! avait répondu Roy. Je reviens sur ce que j'ai dit. Cette femme était guidée par *ses convictions*.

— À la bonne heure ! Vous vous demandez peut-être d'où je tiens cette citation, vu que depuis fort longtemps, bien avant ma naissance et la vôtre, les œuvres littéraires terriennes sont presque toutes inaccessibles.

— À cause de l'abrogation du décret relatif à la protection des œuvres d'art terriennes. Oui, je dois avouer que je me suis posé la question.

La jeune femme avait expliqué :

— Ma grand-mère avait anticipé les choses en accumulant des digicops. Elle s'était finalement retrouvée détentrice d'une collection volumineuse dont j'ai hérité par la suite et pu profiter jusqu'à présent.

— Vous avez eu de la chance d'avoir une grand-mère avisée. Beaucoup de gens payeraient une fortune pour cette collection.

— Je n'en doute pas.

Le temps semblait s'être arrêté pour Mervyn Roy. Il se remémorait ce passage de sa vie qui avait amorcé un jeu de séduction, puis une relation amoureuse platonique, entre lui et cette belle jeune femme au prénom onirique et délicat : Luna.

— On ne s'est pas présenté, avait fait remarquer Roy.

— C'est peut-être mieux ainsi, avait dit la jeune femme en baissant les yeux.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que je ne suis pas sûre que nos chemins se recroiseront.

— Mais j'aimerais vous revoir !

— Pourquoi ?

La question de la jeune femme avait quelque peu déconcerté Mervyn Roy. Elle n'avait pas été mal à propos, mais c'était la façon dont son auteure l'avait posée du tac au tac ; peut-être pour ne pas laisser au jeune homme le temps de réfléchir. En s'efforçant de ne pas trop brusquer les choses, il avait répondu :

— J'apprécie votre compagnie. (D'un air timoré qui ne lui seyait guère, la jeune femme avait lentement levé les yeux, puis, littéralement incapable de répliquer, fait apparaître sur son doux visage un petit sourire gêné. Roy s'était senti bien obligé d'ajouter une phrase qu'il avait réservée pour plus tard :) Je vous aime bien.

La jeune femme lui avait dit alors qu'elle devait partir ; ce qui était prévisible. Mais, avant de le faire, elle lui avait écrit un holotexte à emporter qu'elle avait ensuite calibré pour le transport individuel au format d'exportation « simple empreinte digitale ». Ensuite, sur le petit hologramme, elle avait apposé son doigt — plus exactement la phalange distale de l'index de sa main — muni d'un doigtier AR connecté, de la taille d'un dé à coudre. Pour finir, elle avait effleuré la poitrine de Roy avec l'image en relief adhérent à son doigt. Pour exécuter cette opération, la jeune femme avait utilisé la mini-box argentée de Velium avec système et interface de réalité augmentée. Sur tous les uniformes se trouvait une pastille appelée plus communément le prism.

Après le départ de la jeune femme, Roy avait mis son doigtier connecté pour transférer l'holotexte du prism à sa mini-box. Ensuite, il avait lu le message avec empressement.

Luna Trizhan 742-828 cws ALVIRA.

Quel prénom charmant ! s'était dit le jeune homme d'un air contemplatif et joyeux.

Les yeux bleus de Mervyn Roy étaient noyés dans le liquide lacrymal aux effluves mélancoliques. Ému, le colonel baissa la tête en attendant de retrouver ses esprits. D'un geste rapide, il jeta son mégot par terre et l'écrasa. L'air était frais. D'étranges volatiles, à mi-chemin du vautour et du ptérodactyle, exploraient le ciel assombri. Pendant ce temps, dans le hall de la station du Téléport, assis devant la buvette qui ne désemplissait pas — du moins en apparence —, le sergent Lockwood attendait le retour du colonel. Il commençait à se demander sérieusement ce que l'officier fabriquait. Depuis qu'il était sorti prendre l'air, plusieurs groupes de militaires avaient successivement quitté le hall après avoir été invités par la standardiste à se rendre au bureau du contrôle sanitaire pour le passeport sédatif. Un grand nombre de combattants devait encore satisfaire le protocole de sécurité, ce qui rassurait un peu Lockwood. Dehors, avançant à petits pas vers l'entrée de la station, d'un air grave et indéterminé, Mervyn Roy cogitait.

Je me souviens de tout, songea-t-il. Absolument tout. Le kaléidoscope, les miroirs, la lumière, la guerre, le sang... Je n'ai rien oublié. Même si je le voulais, je ne pourrais pas... Impossible... J'ai vu trop de choses. Trop de choses. Et depuis, j'attends. Je l'attends... Je veux croire et j'espère qu'elle reviendra ; qu'elle me fera signe ! J'attends depuis si longtemps... que la folie me guette... à tout moment... partout. Quoi que je fasse ; où que j'aille... Pourquoi s'est-il mis entre nous ? Ce scélérat qui se disait être mon ami ! Salaud ! Pourriture de schizophrène ! Pourriture de schizophrène... Pourriture... En plus de broyer du noir, le colonel semblait souffrir ; il se tenait la tête à deux mains. Cette foutue guerre qui recommence et ce mal de crâne... pesta-t-il en fermant les yeux. J'ai l'impression que ma tête va exploser. Sans plus attendre, il avala un comprimé de Pronizole-V12, un puissant antalgique à l'effet immédiat. Sa migraine disparut comme par enchantement. Luna ! s'écria-t-il dans son esprit vagabond. Chancelant sur ses jambes et manquant de se rétamé la figure, il se rattrapa de justesse. Il est temps pour moi de retourner à la station, se dit-il amèrement sous la pression de la fatalité.

Sam Lockwood était en train de boire un café en observant pensivement des soldats qui se dirigeaient, à leur tour, vers la porte C. Vu l'air hagard affiché sur leur visage, on aurait pu croire sans mal que le fléchage holographique était accompagné d'une légende du genre « Faites-vous piquer avant de dépasser », « À votre tour d'aller à l'échafaud » ou encore « Passeport pour la mort. » Et pour les plus jeunes, « Pas de pitié pour les troufions », « L'avenir, c'est mourir », « Une petite piqûre et au trou ! ». Le sergent compatissait d'autant plus qu'il allait bientôt se retrouver à leur place, mais il ne put s'empêcher de glousser. La scène était d'une drôlerie pathétique. On pouvait difficilement rester de marbre en passant en revue toutes ces figures constipées. C'était saisissant.

— Les gars ne sont pas à la fête, émit le colonel qui surprit le sergent dans sa contemplation.

— Oh ! Je ne vous ai pas vu arriver, mon Colonel !

— Je vois ça, dit Roy en souriant. D'après toi, combien de temps nous reste-t-il avant d'être appelé ?

— Je pense que c'est imminent, répondit Lockwood.

Le colonel prit un air grave et lui demanda :

— Sais-tu seulement pourquoi les querelles ont commencé entre Vedyx et Gardénia ? (Le sergent, qui ne s'attendait pas à cette question pour le moins délicate, hocha la tête en signe d'ignorance.) Évidemment, tu ne sais pas. Tu n'étais qu'un gosse à cette époque. En fait, peu de gens connaissent les dessous de l'histoire...

— Les dessous de l'histoire ? De quoi parlez-vous, mon Colonel ?

Aussitôt, ce dernier baissa les yeux, l'air absorbé. Sur les entrefaites, arrachant le colonel au ressassement mémoriel du passé, la standardiste annonça que les soldats de la section Corpus Delta 5 étaient priés de se rassembler dans l'allée centrale. En entendant cela, Roy et Lockwood échangèrent un bref regard et, sans dire un mot, se levèrent de leur siège. Au même instant, plusieurs dizaines d'hommes à la mine déconfite émergèrent ici et là. Les soldats se regroupèrent comme des chèvres à l'appel du berger. Dans l'esprit confus de certains d'entre eux, « Bê ! » semblait répéter le bêlement de la douce voix amplifiée qui résonnait dans le hall. « Bê ! » semblait-elle dire aussi pour les inviter à suivre le fléchage holographique. Avec docilité, le troupeau se dirigea vers la fameuse porte C. Quand il arriva devant le bureau du contrôle sanitaire, une autre voix se fit entendre ; masculine cette fois-ci.

« Membres de la section Corpus Delta 5, dans un instant, vous allez être appelés à tour de rôle par grade et ordre alphabétique. (Les soldats restèrent silencieux. Sur leur visage et dans l'air qu'ils respiraient, la tension était palpable. Au bout d'un moment qui semblait interminable, la voix du standardiste revint à la charge :) Hommes du rang : Selezny. »

Vittor Selezny avait dix-huit ans. Toute la vie devant lui ; du moins, jusqu'à sa téléportation. Conscient du danger, le jeune homme hésita. Mais, sous le poids du regard scrutateur de ses camarades, il eut peur et se sentit obligé de donner l'exemple. Il avança lentement, comme s'il portait un lourd fardeau ; comme si des boulets invisibles étaient fixés à ses pieds pour le ralentir. Il s'arrêta devant le pont transhumain. Cette machine de transport multidirectionnelle et monoplace était gérée par une intelligence artificielle. Fabriquée en tôle d'aluminium, elle avait une superficie d'un mètre carré, comprenait des fixations podales autoréglables et pouvait atteindre une vitesse de cinquante kilomètres-heure. Avec appréhension, Vittor Selezny mit ses pieds dans les emplacements prévus à cet effet. Le rugissement typiquement industriel des fixations podales en mouvement fut suivi d'un déploiement mécanique de structures métalliques. Elles enveloppèrent les pieds du jeune troufion jusqu'aux chevilles. À présent, corps et machine ne faisaient plus qu'un. Dans un bruit locomotif, atténué par celui de l'ouverture des deux portes coulissantes automatiques blindées, Selezny serrait les dents et les fesses. Avant d'avoir eu le temps de laisser échapper un lamentable petit cri étouffé, la créature hybride fila droit devant. Des officiers se moquèrent en voyant la silhouette dégingandée se trémousser sous l'effet de la vitesse.

— Pauvre garçon, fit Mervyn Roy en croisant le regard de Sam Lockwood. Ils esquissèrent un sourire.

Le colonel tourna la tête et resta les yeux fixés sur les portes qui venaient de se refermer. Parallèlement, dans son esprit, celles du passé venaient de se rouvrir.